



Dire la diversité culturelle du Québec Réflexions sur fond muséal

Sous la direction de Mélanie Lanouette et Étienne Rivard



Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Vedette principale au titre :

Dire la diversité culturelle du Québec : réflexions sur fond muséal

(Cahiers du CIEQ)

Compte rendu de l'atelier de recherche *Dire la diversité culturelle du Québec à travers le temps et l'espace*, tenu à Québec les 25 et 26 octobre 2012.

Comprend des références bibliographiques.

Monographie électronique.

ISBN 978-2-921926-55-3

1. Diversité culturelle - Québec (Province) - Congrès. 2. Relations culturelles - Congrès.
3. Musées - Aspect social - Québec (Province) - Congrès. I. Lanouette, Mélanie, 1974- .
II. Rivard, Étienne, 1973- . III. Centre interuniversitaire d'études québécoises. IV. Atelier de recherche
Dire la diversité culturelle du Québec à travers le temps et l'espace (2012 : Québec, Québec).

HM1271.D57 2016

305.8009714

C2016-940980-5

SOURCES ICONOGRAPHIQUES DE LA COUVERTURE (DANS L'ORDRE DE LECTURE)

Costume d'apparat sami (détail). Exposition étudiante du Samernas Utbildningscentrum.

Enfants chinois non identifiés, possiblement à Montréal, Québec (détail). Bibliothèque et Archives Canada, 1974-169 NPC.

Tirée de l'exposition *Benoit Aquin - Haïti. Chaos et quotidien*, Musée McCord, 28 février 2013 au 12 mars 2013 (détail).
Benoit Aquin.

Exposition Les Écossais – Des Montréalais pure laine, Musée McCord, 3 octobre 2003 au 6 septembre 2004 (détail).
Marilyn Aiken.

Le plâtrier, Montréal, QC, 1862 (détail). William Notman © Musée McCord, I-37271.

Picard Touharenche, Musée de la civilisation

Exposition Êtes-vous près ?, Musée des religions du monde (détail). Olivier Croteau.

Contrebassiste se produisant dans une salle de spectacle de Montréal, 1964 (détail). Archives de la Ville de Montréal,
VM94,SY,SS1,SSS14,S1-052

Exposition permanente – thèmes: aides à la navigation, phares, télégraphe et Auguste Lebourdais 1^{er} télégraphiste, chasse aux loups-marins... (détail). Photo : J.-C. Gauthier, 2013.

Jeunes apprentis archéologues au travail (détail). Musée des Abénakis.

DESIGN GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE

Émilie Lapierre Pintal

RÉVISION LINGUISTIQUE ET CORRECTION D'ÉPREUVES

Solange Deschênes

© Les Presses de l'Université Laval, 2016

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Canada), 3^e trimestre 2016

ISBN 978-2-921926-55-3 (PDF)

TABLE DES MATIÈRES

- 1 PRÉFACE**
- 3 INTRODUCTION La diversité à travers temps et espace**
Mélanie LANOUILLE et Étienne RIVARD
- 9 PARTIE 1 REPÈRES SCIENTIFIQUES ET MUSÉOLOGIQUES**
- 11 Diversité, immigration et partenariat dans les régions du Québec**
Lucille GUILBERT, Stéphanie ARSENAULT, Nicole GALLANT, Aline LECHAUME,
Claudia PRÉVOST, Michel RACINE et Richard WALLING avec la participation
d'Annabelle CLOUTIER
- 25 Voir la diversité culturelle autrement**
René RIVARD
- 37 PARTIE 2 LES FONDEMENTS AUTOCHTONES**
- 39 Prendre ses distances : pour une géographie de la diversité culturelle**
Étienne RIVARD
- 51 Raconter le passé et faire vivre le présent. Le défi de la médiation culturelle
au Musée des Abénakis**
Michelle BÉLANGER
- 55 PARTIE 3 À L'OMBRE DES CLOCHERS**
- 57 Découvrir et donner à comprendre les traces plurielles des traditions religieuses
au Québec**
Louis ROUSSEAU
- 65 Prie, expose, sacre... Diversité culturelle et religion. Mythes et réalités
du Musée des religions du monde**
Jean-François ROYAL
- 71 Enseigner les cultures religieuses : retour sur le passé religieux du Québec**
Brigitte CAULIER
- 81 PARTIE 4 LA VILLE, CREUSET MODERNE DE LA DIVERSITÉ CULTURELLE**
- 83 La diversité culturelle au Québec avant 1940 : considérations démographiques
à l'échelle des familles**
Danielle GAUVREAU et Patricia THORNTON
- 93 La présence irlandaise : un essai cartographique**
Sherry OLSON
- 105 Dire la diversité culturelle du Québec en l'exposant**
Sylvie DURAND
- 113 L'interculturalisme doit être une philosophie d'actions**
Pierre WILSON
- 119 CONCLUSION Diversité culturelle : synthèse et débats**
Étienne RIVARD avec la collaboration de Mélanie LANOUILLE

PRÉFACE

On reconnaît aujourd'hui l'importance et la nécessité des partenariats entre les institutions culturelles et du savoir. En ce qui concerne plus précisément les musées et les universités, les partenariats sont par ailleurs d'autant plus essentiels qu'ils sont aussi féconds sur le plan des connaissances et de leur transmission. Pour les musées, les partenariats avec les milieux de la recherche insufflent à la programmation et à la muséographie la crédibilité et la rigueur auxquelles s'attendent les publics. Pour les universités, les musées demeurent de formidables lieux de transmission des savoirs et, surtout, de dialogue avec les citoyens.

C'est dans cet esprit partenarial que les Musées de la civilisation (MCQ) et le Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ) se sont associés pour réfléchir à ce qu'est la diversité culturelle, de manière à sonder plus profondément notre compréhension de ce qu'elle est (ou a été), tout comme de ce qu'elle n'est pas (ou n'a pas été). Tenu en octobre 2012, l'atelier de recherche à l'origine de cette publication invitait des chercheurs et des muséologues à discuter autour du thème « Dire la diversité culturelle du Québec à travers le temps et l'espace ». Au cœur des échanges figuraient les enjeux entourant la représentation de la diversité culturelle, que ce soit à travers des projets muséaux, tels que des expositions, ou des publications de vulgarisation pour le plus grand public. Cette rencontre ne s'est pas voulue formelle en s'inscrivant plutôt sous le mode de la discussion spontanée entre des participants qui n'ont pas toujours l'habitude d'échanger de manière bilatérale sur des préoccupations communes. Ici, les chercheurs n'étaient pas consultés comme des experts pouvant nourrir le travail des muséologues, mais plutôt

comme des collègues qui, dans des champs bien différents de ceux des muséologues, se posent toutefois les mêmes questions : de quelle diversité culturelle parle-t-on, comment la représenter, pour qui et à quelles fins ?

Les MCQ, tout comme le CIEQ, accordent une grande importance à la diversité culturelle dans leur programmation respective. Les Musées de la civilisation, pour leur part, placent la diversité culturelle au cœur de leurs préoccupations. En tant qu'institution en constante interrelation avec le Québec, tout comme avec le reste du monde, les Musées cherchent à comprendre le Québec et son développement, notamment en scrutant son rapport au monde et en tenant compte de la diversité qui l'a toujours caractérisé. La lecture que font les Musées de la diversité culturelle ne se veut ni complaisante ni simplificatrice. Elle vise plutôt à pénétrer la complexité des cultures, en reconnaissant les grandes particularités qui distinguent chacune des sociétés, tout en mettant en valeur la diversité intrinsèque qui existe en chacune d'elles, en y observant les différences, les tensions, les conflits, tout comme les moments de passage, de métissage, d'interculturalité. Qui plus est, la lecture que font les Musées de la civilisation de la diversité culturelle s'attache certes à l'appartenance ethnique, mais elle englobe aussi toutes les diversités qui peuvent s'observer à l'échelle humaine : socioéconomiques, linguistiques, régionales, de genre, etc. Bref, la diversité culturelle est ici une formidable porte d'entrée sur la complexité des rapports humains.

La diversité culturelle est une thématique importante pour les chercheurs regroupés au sein du CIEQ, placée qu'elle est bien au cœur de l'intérêt qu'ils portent à l'étude de la culture québécoise et, plus largement,

à l'analyse spatiotemporelle du changement social au Québec. L'analyse des transformations vécues par une société implique de comprendre les réalités sociales et culturelles dans leur profondeur historique; l'étude de la diversité au CIEQ n'échappe pas à ce postulat de base. De ce postulat découle aussi la perspective critique que posent les chercheurs du CIEQ sur l'objet social, voyant dans les manifestations à la fois symboliques, politiques et matérielles de la culture québécoise des productions historiques enracinées dans le territoire, les fruits de l'altérité, de contacts interculturels et de différenciation culturelle. Enfin, considérant l'espace comme une catégorie historique qui se prête à une pluralité de regards disciplinaires, la démarche du CIEQ à l'égard de la diversité se veut résolument interdisciplinaire.

Nous sommes heureux de vous présenter aujourd'hui cette publication, qui témoigne à la fois d'un partenariat fécond entre les MCQ et le CIEQ et des échanges entre muséologues et chercheurs autour de la diversité culturelle. Ceux-ci ont encore aujourd'hui toute leur pertinence et invitent, nous l'espérons, à créer d'autres occasions d'échanges, lesquels pourront déboucher sur des façons novatrices de concevoir et de représenter la diversité culturelle. En terminant, nous souhaitons adresser nos plus sincères remerciements aux Presses

de l'Université Laval et à son directeur, M. Denis Dion, au vice-rectorat à la recherche et à la création et à sa vice-rectrice, M^{me} Sophie D'Amours (jusqu'en 2015), à la Faculté des lettres et des sciences humaines et à son doyen, M. Michel De Waele (jusqu'en 2016). Nous exprimons également notre plus vive reconnaissance aux artisans qui ont rendu possible cette publication, ainsi qu'à l'atelier de recherche qui en a été à l'origine: des Musées, Mélanie Lanouette, directrice de la recherche de 2010 à 2016; du CIEQ, Donald Fyson et Brigitte Caulier qui ont assuré la direction du CIEQ à l'Université Laval pendant l'un ou l'autre moment au cours des dernières années, Étienne Rivard, coordonnateur scientifique du CIEQ jusqu'en 2016, Émilie Lapierre Pintal, conceptrice graphique, et Alex Tremblay Lamarche, étudiant.

Michel Côté, directeur général
des Musées de la civilisation de 2010 à 2015

Yvan Rousseau et Marc St-Hilaire,
codirecteurs du Centre interuniversitaire
d'études québécoises

INTRODUCTION

La diversité à travers temps et espace

Mélanie LANOUILLE¹

Étienne RIVARD²

Le dialogue avec le passé ne consiste pas à revenir à ce dernier, mais à y réfléchir et à s'y réfléchir, et c'est ce mouvement de réflexion qui nous permet aussi de réaliser qu'il n'y a jamais, à proprement parler, des étrangers, mais plutôt de l'étrangeté entre l'ancien et le nouveau, entre soi-même et les autres ainsi qu'entre les différentes figures de soi.

François Laplantine, « Le métissage comme modalité de l'échange », *Cahiers du Musée des confluences*, vol. 3 : *Les échanges*, 2009.

La diversité culturelle est depuis plusieurs décennies au cœur de multiples échanges et débats. Pour féconds qu'ils soient, les débats actuels posent souvent des questions résolument contemporaines et interpellent généralement le contexte actuel des flux migratoires, des identités transnationales et du pluralisme. Il est vrai que les origines des populations immigrantes n'ont jamais été aussi variées qu'à partir des années 1980, le Québec recevant alors de nouveaux immigrants provenant des mondes hispanophone, asiatique et arabe. Il est cependant facile d'oublier que le Québec accueille des afflux migratoires substantiels dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Après un ralentissement à la fin des années 1920, l'immigration reprend de plus belle au pays après la Seconde Guerre mondiale ; ce sont alors près d'un million d'immigrants, principalement européens, qui choisissent le Québec. Ces vagues migratoires, les plus récentes comme les plus anciennes, viennent, chacune à leur tour, diversifier d'une manière inédite la population du Québec, redéfinir les fondements de l'identité québécoise et réinventer ainsi les zones de discordance ou les points d'ancrage communs à l'appartenance identitaire des groupes culturels qui composent le Québec. En parallèle, la question autochtone, plus que jamais depuis les dernières décennies,

oblige la société québécoise à revisiter son passé interculturel et à renégocier son rapport à elle-même et au territoire.

Cet ouvrage vise à faire le point sur la question de la diversité culturelle dans une perspective surtout diachronique, géographique et muséale. Comment « lire » et surtout « dire » la diversité culturelle du Québec, à travers le temps et l'espace ? Comment l'appréhender dans la longue durée et en rendre compte dans toute sa complexité et sa profondeur historique ? C'est à partir de ces interrogations de départ que des chercheurs de divers horizons disciplinaires et des muséologues ont été invités à échanger durant les deux journées qu'a duré l'atelier de recherche à la source de ce livre. En vue de poursuivre ici cette réflexion, ils se sont investis d'une double mission. D'une part, ils veulent nourrir la compréhension de la diversité culturelle par un dialogue multidisciplinaire (histoire, géographie, muséologie, sociologie, ethnologie ou démographie) afin d'en offrir une lecture fine et de favoriser sa mise en valeur, plus particulièrement par l'intermédiaire du médium muséal. D'autre part, ils souhaitent engager des échanges féconds à même de consolider les ponts entre chercheurs universitaires et muséologues.

1. Centre interuniversitaire d'études québécoises.

2. Université de Saint-Boniface.

PRÉMISSES DE L'OUVRAGE

Les regards posés sur la diversité culturelle par les auteurs de ce livre sont éclairés par un certain nombre de prémisses. À l'instar de la perspective muséale, tous n'abordent pas explicitement ces prémisses, et encore moins toutes à la fois. Elles n'en composent pas moins la plaque sur laquelle sont gravés les arguments à la base de cet ouvrage.

Les temps de la diversité

La première de ces prémisses, déjà évoquée d'entrée de jeu, concerne l'importance de la dimension temporelle. Nul doute, la diversité s'articule dans le temps. Mieux, elle s'en nourrit, profitant du dialogue culturel pour se réinventer dans l'altérité et l'*étrangeté* changeante de nos sociétés, d'où notre appel pour une approche dans la longue durée. Bien sûr, la diversité d'hier n'est pas celle d'aujourd'hui. Les deux sont distinctes dans les faits, mais aussi dans la représentation que chaque époque se fait de sa réalité « diversifiante » et des différences culturelles qui lui servent de décor. De nos jours, la diversité fait discours, alors que par le passé, plus souvent, elle se faisait à couvert. D'un autre côté, la diversité dont on fait l'expérience au quotidien est aussi le résultat d'un long processus qui connecte plusieurs « époques » de dialogue culturel. À cet égard, la diversité n'est pas très différente de l'identité. Si l'on reconnaît volontiers, par exemple, que l'identité « québécoise » ne peut être réduite au fait canadien-français ou « canayen », elle n'est pas non plus qu'une création de la Révolution tranquille, le fruit d'une rupture consommée avec le passé identitaire et les origines historiques, elle « ne peut faire l'économie d'un fondement symbolique composé de valeurs, d'idéaux, de références mémorielles et d'appartenance partagés » (Bouchard, 2013 : 295). Elle résulte d'une adaptation aux conditions sociales dans lesquelles elle évolue.

Cependant, si les concepts comme les phénomènes sont plus souvent le bricolage du temps, les liens existant entre les époques sont rarement faits d'un seul fil... Ils sont plutôt, dans la plupart des cas, décousus. Ce bricolage du temps est le rappel qu'il n'existe pas une unique dimension temporelle ou une seule échelle de temps (Pâquet, 2012 : 53). L'analyse fine de la diversité implique donc de prendre le risque de l'anachronisme pour éviter le piège de ce que Martin Pâquet appelle l'euchronie, cette tendance à enfermer la réalité dans une période stricte et généralement courte qu'on voudrait cohérente en elle-même, la coupant de logiques qui s'inscrivent, elles, dans une durée plus longue

(Pâquet, 2007 : 92). Comme le dit le philosophe et muséologue français Bernard Deloche, l'euchronie « est un lieu hors du temps, certes bien réel mais totalement privé d'histoire » (2010 : 11). Il y a lieu de remettre en question la « cohérence » contemporaine de la diversité culturelle qu'on associe généralement à l'idée du progrès, alors que l'histoire tend à montrer que, comme réalité mesurable ou comme manière de concevoir le monde, la diversité accuse également bien souvent des reculs.

L'existence des échelles de temps n'est pas pertinente qu'à la seule analyse historique ; elle s'applique aussi à une meilleure compréhension de l'expérience temporelle en tant que telle. Le temps politique (et son approche normative de la diversité culturelle) n'est pas obligatoirement en phase avec celui du quotidien où la diversité épouse d'ordinaire le rythme des espaces empruntés (celui du ménage n'offrant pas le même degré de diversité que la rue ou le marché) et des activités journalières qu'ils supportent. Dans l'un, la diversité est codifiée et le temps est pour ainsi dire « fixé », alors que dans l'autre elle varie constamment au gré de l'état des différences culturelles en contact, ondulant entre l'expérience de l'homogène et celle de l'hétérogène³.

En tant que carrefour où se rencontrent l'analyse historique et l'expérience temporelle, les musées sont doublement concernés par la question des échelles de temps. Or, les défis que pose cette complexité scalaire à la pratique muséale y sont directement proportionnels. Ils soulèvent une position antinomique souvent difficile à maintenir : faut-il multiplier les messages et les récits et risquer ainsi, sous couvert d'exhaustivité, de confondre le visiteur ou, au contraire, faut-il s'en tenir à une trame narrative plus limitée, mais plus efficace en matière de transfert de connaissance et de mémoire ? Les musées doivent-ils embrasser la seule « profondeur temporelle » ou mieux choisir un « moment » de prédilection, s'en tenir à une durée plus modeste ?

3. Évidemment, le quotidien est aussi routine, si bien que cette alternance entre homogénéité relative et hétérogénéité variable finit par se structurer et, par la force de l'habitude, par se « normaliser ». Mais, là encore, il faut un certain temps – une durée précise – pour qu'une telle normalisation se mette en place et que *temps du politique* et *temps du quotidien* finissent tant bien que mal par se rejoindre dans l'espace public.

Les espaces de la diversité

La question de la durée interpelle une autre importante prémisses à cet ouvrage, soit la dimension spatiale. L'espace, ou pour le dire plus justement les discontinuités spatiales, a sur le temps le même effet que la durée – ou que les ruptures événementielles qui la définissent (Smail, 2008 : 14) –, celui de susciter la conscience qu'on en a, d'en contrôler l'écoulement, de lui forger des repères. Parce qu'il permet la mise en place de limites sociospatiales ou l'éclatement d'anciennes délimitations, l'espace constitue un outil de prédilection pour qui veut agir sur la diversité (c'est-à-dire répondre aux défis que pose la différence culturelle) ou pour qui souhaite seulement prendre sa mesure ou l'exposer – la mettre à la vue, la mettre à nu ou la soumettre à l'action. C'est ce que sont appelés à faire les musées, car toute « patrimonialisation » de la diversité culturelle doit s'ancrer dans le concret, dans l'espace. Cette spatialisation muséale découle d'abord d'une volonté pédagogique et scientifique à vouloir décrire le plus fidèlement possible le réel, l'exposition étant un regard posé sur l'espace ou le territoire de la diversité⁴. Par ailleurs, cette propension à la spatialisation est inhérente aux musées, lesquels sont des espaces où sont exposés les idéologies et les imaginaires collectifs relatifs à la culture et à la diversité, autant de symboles définissant les liens d'une société à l'espace et à la différence culturelle.

Ce qui est vrai du temps l'est aussi de l'espace, en ce sens où l'on ne saurait réduire ce dernier à une réalité sans relief. Tout phénomène spatial – et la diversité ne fait pas exception – s'exprime différemment selon l'échelle géographique d'observation. La diversité ne fait donc pas référence à la même réalité si elle est comprise dans l'ensemble québécois ou national, à l'échelle des régions « périphériques » (où l'autochtone représente souvent la principale source d'altérité, de différence ou d'« étrangeté ») ou à l'échelle de la métropole, principal point de chute de l'immigration internationale. Ces jeux d'échelles offrent aux musées une multitude d'approches qui ne sont pas forcément exclusives : un musée « national » peut offrir à l'humanité sa spécificité en gage de contribution à la diversité mondiale, comme il peut prendre à partie de révéler celle qui peuple l'espace national ou les territoires le composant. Cette particularité peut aussi être théma-

tique (histoire maritime, pluralisme religieux, histoire urbaine ou peuples autochtones) et s'exposer comme un élément dans un ensemble plus large ou comme la somme d'une réalité plurielle. Qu'ils fassent le pari de la spécificité, celui de l'universalité ou celui du rapprochement entre les deux, les musées sont toujours engagés dans une logique de diversité culturelle. C'est souvent le choix de l'espace (ou des espaces) dans lequel les musées la circonscrivent qui détermine la nature profonde de cette diversité.

Mesure, représentation et intentionnalité

Historique, contemporaine, régionale, nationale ou mondiale, la diversité commande une mesure, seule manière de bien saisir sa multiplicité et de distinguer, tout en les confrontant, les contextes sociaux, géographiques ou historiques auxquels elle s'abreuve. On s'entendra pour dire qu'une telle mesure ne peut qu'être relative ou relationnelle, qu'elle est moins « cardinale » (expression d'une quantité précise qui lui est propre) qu'elle n'est « ordinale », chaque cas de diversité prenant son sens (ou son « rang ») à l'intérieur d'un ensemble de phénomènes structuré selon une logique horizontale (dans l'espace), verticale (dans la diachronie ou la hiérarchie sociale) ou bien même transversale – « à travers temps et espace » par exemple. L'étalon de mesure peut être un indicateur statistique ou cartographique et s'appuyer sur des cadres conceptuels et des grilles d'analyse précises. Il peut être aussi un simple « témoin » (un objet, un personnage, un discours ou une trame narrative) servant la mise en *exposition* de la diversité.

Cependant, pour mesurer, encore faut-il savoir de quelle culture nous parlons. S'agit-il de celle qui définit les différences ethniques ? De celle qui illustre la distinction sociale ou de genre ? De celle qui se donne en spectacle ou meuble l'espace linguistique ? De celle – inscrite dans le paysage, dans la vie matérielle quotidienne ou dans l'intangibilité des comportements ou des ontologies – qu'on juge « patrimoniale » et digne de transmission ?

L'identification des types de cultures, mais aussi la recherche d'indicateurs ou de témoins, nous projette dans l'univers de la représentation, une thématique importante pour la recherche (par l'emploi de modèles théoriques, par exemple) comme pour la perspective muséale. Quoi et comment imager la diversité culturelle ? Comment faire passer la nuance et faire comprendre la complexité ? Quels objets (puisque'il faut bien choisir) mettre en scène ? Faut-il retenir des artefacts marquant la spécificité et mettre en évidence

4. Les musées sont en quelque sorte des « cartographies » de la diversité.

la mosaïque culturelle à une époque précise? Faut-il plutôt opter pour ces objets symboles et porteurs de transferts culturels et qui exposent la diversité comme un processus dynamique s'inscrivant dans la longue durée? Faut-il passer sous silence les objets qui dérangent, qui remettent en question la diversité, symbolisant ainsi la négation même de la différence?

La prise en compte de la diversité dans les musées pose encore la question de la légitimité de l'émetteur : qui a le droit de parler de qui et de quoi? Or, cette légitimité – mais aussi les choix et les omissions qu'elle justifie – dépend grandement de l'intention qui anime la quête muséale (ou plus largement sociale) de la diversité. Bien sûr, une première intention est de faire œuvre pédagogique, une mission souvent rencontrée dans l'univers muséal! Mais encore? À quoi sert de représenter la diversité culturelle, dans quels buts, et pour qui? Célébrer le tout métissage et s'inscrire dans l'air du temps? Protéger les minorités nationales et favoriser leur intégration? Combattre le racisme et la discrimination? Apporter une réponse équitable et durable au développement du Québec (l'Unesco en fait une condition obligée au développement durable)? Et comment parler d'intention sans évoquer le contexte « marchand » dans lequel évolue l'offre muséale? Comment concilier une mission résolument éducative et sociale avec les impératifs de rentabilité – qu'un financement public de plus en plus anémique ne saurait à lui seul assumer – déterminés en grande partie par les clientèles touristiques qui composent une part substantielle des visiteurs⁵? Une chose est claire : la légitimité muséale n'est pas une réalité absolue, mais est avant tout le corollaire d'une certaine vision de l'authenticité culturelle. Or, cette vision n'est pas la même pour les communautés concernées qu'elle ne l'est pour l'État – ou l'histoire officielle⁶ – ou pour le visiteur étranger et, conséquemment, est largement dépendante des rapports de force qui façonnent la société.

5. Quels sont les risques de voir les musées se transformer, comme pour le tourisme culturel, en « niches marketing » (Cousin, 2008, p. 42)?

6. L'analyse de Forget et Panayotova (2003) relativement à la place de la diversité culturelle dans les manuels scolaires québécois est pour le moins instructive en ce qu'elle témoigne du poids de l'histoire officielle. En raison des subsides qu'ils reçoivent de l'État, les musées seraient-ils obligés, du moins partiellement, à une certaine conformité officielle?

PLAN DE L'OUVRAGE

Les prémisses ci-dessus abordées étant par nature transversales, elles se prêtent mal à l'élaboration d'un plan bien compartimenté. Nous avons donc pour l'occasion déterminé un certain nombre de thématiques fortes, lesquelles rassemblent les contributions selon une structure cohérente.

La première partie vise à mettre en place les **repères scientifiques et muséologiques**. Plus qu'une lecture de la diversité, ces repères composent en quelque sorte l'alphabet permettant de situer, dans le contexte historique, culturel et muséal québécois, la diversité. Ils offrent une chronologie et un questionnement de base à même d'ouvrir des pistes de réflexion. Le texte de Lucille Guilbert et de ses collaborateurs porte un regard ethnologique sur la diversité en présentant, d'abord, l'émergence des études sur l'immigration dans les régions du Québec et celle des recherches en partenariat qui en découlent, pour se consacrer, ensuite, sur le cas particulier de la région de Québec. La réflexion de René Rivard, quant à elle, consiste à conjuguer la diversité autrement qu'à travers le seul prisme de l'ethnicité, invitant à la voir autrement, dans ce qu'il appelle une « diversité engendrée par la géographie physique et humaine » du territoire.

La deuxième partie repose sur les **fondements autochtones**, expression qui en dit long sur l'expérience ancienne et durable de la diversité culturelle au Québec. Fruit de la rencontre séculaire – mais oh combien toujours actuelle! – entre les Premières Nations et la société d'origine eurocanadienne, la question autochtone est du coup un puissant témoignage de l'évolution, dans la longue durée, du dialogue culturel et des rapports de force qui l'animent. Or, ce témoignage est d'autant plus fondamental que le concept de diversité culturelle, tel qu'il est couramment articulé de nos jours, tend à être étroitement circonscrit au contexte de l'immigration récente et du caractère pluraliste des démocraties contemporaines qui en découle (Forget et Panayotova, 2003 : 108).

Les textes composant cette partie ne peuvent échapper aux jeux de pouvoir qui dominent depuis toujours la relation entre autochtones et non-autochtones et qui déterminent, considérablement, la place qui est reconnue à ces premiers dans l'élaboration de la diversité culturelle du Québec. Le poids de ces rapports de force marque profondément la nature et l'évolution des identités autochtones, ainsi que les conditions spatiales à l'intérieur desquelles peut ou ne peut pas s'exprimer la différence autochtone. Ce point est central dans le

texte d'Étienne Rivard. Or, l'héritage colonial reste encore aujourd'hui très prégnant, comme en témoigne Michelle Bélanger, directrice générale du Musée des Abénakis à Odanak de 2009 à 2016. Son texte met bien en évidence les défis qui guettent tout musée voué aux réalités autochtones et le fait que le « savoir » qui est passé par l'institution n'a jamais été culturellement neutre. Aujourd'hui comme hier, toutefois, les autochtones ne sont pas des victimes passives de ces rapports, ayant montré une résilience peu commune au cours des années et, en quelque sorte, ayant forcé leur entrée dans la mosaïque culturelle québécoise.

S'il existe un autre important fondement de la diversité culturelle au Québec, le pluralisme religieux en est sans doute l'incarnation même. C'est l'argument au centre de la troisième partie de ce livre, intitulée **À l'ombre des clochers**. On pense trop souvent au pluralisme religieux en termes exclusivement contemporains. Le poids historique de l'Église catholique au Québec n'est pas étranger à cette croyance populaire. La réalité historique est toutefois beaucoup moins homogène qu'elle ne le paraît, l'espace québécois ayant été depuis longtemps terre d'accueil de plusieurs autres confessions religieuses, comme en témoigne par ailleurs la diversité du patrimoine religieux des principales villes de la province. Mais l'écho des clochers pose des enjeux particuliers à la diversité. Alors que nos sociétés contemporaines carillonnent à tout vent les bienfaits de la diversité, l'augmentation des revendications religieuses – mais aussi les craintes de l'intégrisme – met un bémol à ce concert d'éloges. Seraient-ce là les conséquences de la dimension profondément normative de la foi religieuse, d'un côté « ostentatoire⁷ » qui dérange ? Ces enjeux sont de taille pour un Québec qui n'est toujours pas en paix avec son héritage religieux, à la fois « décléricalisé » et réactualisé sous forme de symboles patrimoniaux et identitaires.

7. Cette expression a connu une popularité sans nom avec le débat sur la « Charte des valeurs québécoises » proposée par le gouvernement du Parti québécois et qui aura fait rage de septembre 2013 à avril 2014. Lorsqu'on fait un survol des journaux québécois francophones (par l'intermédiaire de la base de données Eureka.cc) et que l'on compare les contenus pour cette durée et pour les huit mois ayant précédé ce débat, on se rend compte que le mot « ostentatoire » a subi une augmentation de 730 % (huit fois plus d'occurrences) en plein cœur du débat. En comparaison, le terme « interculturelisme » (popularisé par le sociologue historien Gérard Bouchard, acteur important dans ce débat) a vu sa présence doubler (quand même !) dans les journaux à partir de septembre 2013.

Ces enjeux identitaires constituent la ligne de force sur laquelle se tiennent en équilibre les trois contributions de cette section. Qu'elle soit historique et conceptuelle (celle de Louis Rousseau), qu'elle soit l'œuvre d'une pratique du « terrain » muséologique (le texte de Jean-François Royal, directeur du Musée des religions du monde, en est l'expression même) ou qu'elle découle d'un regard hybride (comme le texte de Brigitte Caulier qui fait part à la fois de son expérience historienne et de son vécu de « patricienne » en enseignement de l'histoire religieuse), chaque contribution de cette partie a à cœur de rendre compte d'une crise du religieux dont la source remonte souvent à loin.

En dépit de tous nos efforts pour faire ressortir la multiplicité historique et géographique de la diversité culturelle, on ne saurait fermer ce livre sans que soit abordé le rôle considérable des réalités urbaines dans la réalisation et le modelage de la diversité culturelle. C'est là la raison d'être des quatre textes qui composent la dernière partie de l'ouvrage, **La ville, creuset moderne de la diversité culturelle**. La prédominance de la ville comme réalité démographique est déjà ancienne – elle s'impose graduellement à partir du milieu du XVIII^e siècle, en Europe à tout le moins (Polanyi, 1957[1944] : 180-181) –, faisant des zones urbaines les principaux lieux du vécu quotidien et des représentations. Aussi la ville est-elle marquée par la nécessaire cohabitation dans l'espace, celle-ci imposant une visibilité accrue aux différences culturelles et aux défis qu'elles posent.

Le texte cosigné par Danielle Gauvreau et Patricia Thornton et celui de Sherry Olson, par leur approche démographique ou géo(carto)graphique, offrent un substrat empirique à cette section. Bien que les premières inscrivent leur analyse de la diversité dans la diachronie et que la seconde le fasse dans la synchronie, ces contributions mettent toutes deux en évidence le caractère ancien de la diversité culturelle, la dénichant dans l'investigation des mariages interculturels ou dans l'apparence souvent trompeuse des ségrégations spatiales. Le texte d'Olson est tout particulièrement charnière en ce qu'il se veut aussi une réflexion explicite sur la place des musées et qu'il rejoint, du coup, les propos engagés par les muséologues Pierre Wilson et Sylvie Durand. Ceux-ci offrent deux approches muséales différentes, mais combien complémentaires, de la diversité urbaine : l'une qui vise l'intégration et l'autre la représentation.

Sous la forme d'essais et de synthèses, les textes de ce volume présentent en somme la diversité culturelle dans toute... sa diversité, en tenant pour acquis que ce n'est pas seulement la culture qui est *diverse*, mais qu'il en va de même des manières d'appréhender la diversité elle-même et les possibles amalgames culturels qui la composent (de Bernard, 2006: 22-23).

RÉFÉRENCES CITÉES

BOUCHARD, Gérard. 2013. « Pour une histoire intégrante. La construction de la mémoire dans une société diversifiée », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 66, n^{os} 3-4: 291-305.

COUSIN, Saskia. 2008. « L'Unesco et la doctrine du tourisme culturel : généalogie d'un "bon" tourisme », *Civilisations*, vol. 57, n^{os} 1-2: 41-56.

DE BERNARD, François. 2006. « Pour une refondation du concept de diversité culturelle », dans G. Gagné (dir.), *La diversité culturelle : vers une convention internationale effective ?*, Saint-Laurent, Fides, p. 21-33.

DELOCHE, Bernard. 2010. *Mythologie du musée : de l'uchronie à l'utopie*, Paris, Cavalier bleu.

FORGET, Danielle, et Boriana PANAYOTOVA. 2003. « La diversité culturelle telle que racontée par les manuels scolaires d'histoire du Québec et du Canada », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, n^o 2 : 99-122.

PÂQUET, Martin. 2007. « Histoire sociale et histoire politique au Québec : esquisse d'une anthropologie du savoir historien », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, n^o 3 : 83-102.

PÂQUET, Martin. 2012. « Enjeux de l'histoire des migrations et de la diversité culturelle au Québec », dans Claude Hauser et collab. (dir.), *Sociétés de migrations en débat*, coll. « Culture française d'Amérique », Québec, Presses de l'Université Laval, 41-61.

POLANYI, Karl. 1957 (1944). *The Great Transformation*, Boston, Beacon Press.

SMAIL, Daniel Lord. 2008. *On Deep History and the Brain*, Berkeley, University of California Press.

PARTIE 1

REPÈRES SCIENTIFIQUES
ET MUSÉOLOGIQUES